



BREVES DE SANG D'ENCRE

CONCOURS DE NOUVELLES POLAR OU NOIR

9^{ème} édition

Novembre 2020

Consignes :

Le texte devra **obligatoirement commencer par cette phrase :**

Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite.

[1^{ère} phrase du livre : « L'enquête » de Juan José Saer]

et terminer par celles-ci (il sera accepté une ou deux phrases après):

Peut-être plus tard. Lorsque tu ne seras plus là.

[Dernière phrase du livre : « ADN », de Yrsa Sigurdardottir]

Nouvelle gagnante

Sœurs de sang

Cécile GAILLARD
Ille-et-Vilaine





Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite. Là-bas, c'est chez moi. Là-bas, c'est là où je ne voudrais pas vivre. Pourtant, il fait beau presque toute l'année. Mamie dit que ce beau temps, nous le payons en hiver quand le soir se couche si tôt. Moi, je crois que je le paie en étant si loin de ses bras. Pire encore, je le paie en vivant avec ma mère. Je suis née là-bas, à Avignon, dans la belle cité des Papes. Et je suis morte immédiatement, lorsque mes parents m'ont ramenée dans leur appartement ridicule de la Croix des oiseaux. Ce nom est effrayant. J'imagine des oiseaux crucifiés par dizaines sur les portes, les fenêtres, les murs de tous les immeubles décrépits. Cette triste appellation résume le destin des enfants du quartier, tous ceux qui ne s'envoleront jamais loin d'ici. Papa l'a vite compris, il a saisi la première occasion pour s'échapper. Moi, ma bouffée d'air pur, mon éther, c'est quand je vais chez mamie à Malo-Bray-Dunes. On prend le train dès la fin de l'école. On fait un changement à Paris et on arrive tard à Lille. On doit encore prendre un bus mais ça en vaut la peine. Maman repart quelques jours après. Elle a toujours des choses à faire. Dans le Sud, comme elle dit. Pourtant, elle ne travaille pas. Ou pas comme les autres mamans. Elle n'est pas caissière, ou institutrice. En vrai, je crois juste qu'elle se promène dans la ville. Elle ne veut pas que je le sache. Alors, je reste dans le nord. Bien au chaud avec mamie. On se promène sur la plage, main dans la main. Le vent nous décoiffe, on remet notre capuche, nos bonnets, nos jupes. On se serre bien fort pour ne pas décoller. Après, on rentre et on mange des gâteaux trempés dans le café et ça dure tout l'été.

Mais cette année, on a dû repartir avant la fin des vacances. Mamie était triste et moi aussi. J'ai raté le spectacle de la retraite aux flambeaux où la lune joue à cache-cache derrière les nuages. Elle apparaît, elle s'enfuit tandis que les flammes scintillent dans la mer. L'astre répond à nos voix qui chantent la Vierge. Je la remercie pour toutes ses bontés, je m'agenouille dans les dunes au pied du calvaire des marins. Le sable chatouille mes genoux. Je les enfonce jusqu'à ce que des ajoncs égratignent ma peau pour effacer les erreurs de maman. Mamie dit qu'elle n'en a fait qu'une. Le jour où elle a refusé d'épouser papa. Mais elle en a fait d'autres.

Lorsque nous sortons de la gare d'Avignon, il fait déjà trop chaud. L'air pue la pisse de chat, les gens transpirent et maman enlève sa veste. Elle a grossi. Elle se fond dans ce paysage fait de laideur et de fétidité. La situation dégénère tout l'automne. L'atmosphère est viciée jusqu'à ce que ma copine Léna me dise :

- Elle est pas enceinte, ta daronne ?

Et bien sûr, Léna a raison. J'observe ma mère du coin de l'œil. Elle peine en montant les escaliers quand l'ascenseur est en panne. Elle sort moins tard le soir, elle préfère s'avachir

devant la télé. Les jours et son dynamisme raccourcissent jusqu'au jour fatidique où une boule gluante et hurlante se glisse hors de son entrejambe.

Je viens de rentrer de la garderie. Une fois de plus, elle n'est pas venue me chercher. Lorsque je tourne la clef dans la serrure, maman pousse un long cri strident. Je cours au bout du couloir. J'ouvre la porte de la salle de bain. Les odeurs me retournent l'estomac. Une bouillie de pain et de chocolat atterrit dans la cuvette. Maman est allongée sur le sol, sa tête est adossée contre les parois de la baignoire. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Des excréments jonchent le tapis imprégné de sang. Inerte, par petites saccades, son buste s'affaisse dans une mare de liquide glaireux. Elle n'a jamais été dérangée par les relents putrides des corps.

Elle n'entend pas les vagissements du nouveau-né, encore relié à elle par un long tube poisseux. Pour délivrer maman de cet objet infect, je tire de toutes mes forces sur le tuyau sanguinolent. Mes mains glissent, du sang jaillit des entrailles de maman qui se soulève dans un léger soupir. La bête reste accrochée au corps de ma mère. J'attrape un coupe-ongles, seul objet métallique de notre salle d'eau, et je commence à sectionner le cordon par de petites entailles. Une malédiction règne dans notre sang. Il faut s'en détacher, par le fer et la force. A la première incision, je n'éprouve que du dégoût. Je n'ai aucune emprise sur le lacet gluant. Il me glisse entre les mains. Je le serre fort dans ma veste que je n'ai pas eu le temps d'enlever. Il ne doit pas m'échapper. Je tremble de la tête aux pieds. Je m'acharne. A chaque entaille, j'inspire. La lame de la lime me rappelle l'écume du Pas-de-Calais. L'ampoule nue ressemble à la lune. J'invoque la Vierge. Les chants de l'Assomption emplissent ce lieu clos et humide. Je poursuis mon ouvrage. Maman ne bouge plus du tout. Ses paupières sont fermées. Un joli bleu recouvre ses joues, ses lèvres. Encore quelques instants et son visage se teintera du bleu dense, couleur du manteau de Marie et des rouleaux de la mer du Nord. Je suis presque seule. Ma liberté ne tient plus qu'à quelques veines rouges à sectionner.

Au bout d'une dizaine de minutes, mon travail est terminé. Ma mère est morte. L'enfant est libre. Et je n'aspire plus moi aussi qu'à la liberté. L'envie de courir chez mamie m'enivre aussi fort que les bières que maman buvait. L'enfant vagit de colère. Cette toute petite fille a froid, a faim. Ces sensations, je les connais par cœur, petite sœur. Elles ne me quittent que durant les deux mois d'été. Tu t'apprêtes à devenir une nouvelle moi. Une enfant crucifiée sur l'autel de l'indifférence de ce monde débile et mortifère. Que veux-tu, petit être ? Que je te nourrisse ? Que je te soigne ? Que je te borde ? Crois-tu que je t'emmènerai dans mon lointain ici ? Penses-tu que je vais vouloir partager mon petit coin de paradis alors que j'ai vécu dans cet enfer pendant huit ans ? Que les liens du sang suffisent à m'arracher un tel sacrifice ? Il y

a à peine de la place pour moi. Alors toi, qui n'es rien, tu vas le rester. Je t'attrape par un pied, le plus pâle, le plus propre. Je te dépose dans le lavabo et fais couler l'eau tiède. Inutile de te faire souffrir. Je t'offre le ciel en douceur. Lorsque la cuve est pleine, j'arrête le jet. D'une pression presque légère, je plonge ton crâne sous l'eau. Les pleurs cessent. Tes mains se secouent, comme des marionnettes. Un instant, je doute. J'aurais peut-être pu jouer avec toi. Sous l'eau, tu ressembles à une jolie poupée. Mais tu éclabousses ma tenue de sport. Et je ne veux plus de tâche. J'enfonce ta tête un peu plus profondément. J'observe les bulles qui s'échappent et disparaissent à la surface. Le liquide redevient calme et limpide. Je regarde un moment ce corps inerte qui flotte dans la vasque blanche exigüe. Je prends le sac plastique qui nous sert de poubelle et j'engouffre ton corps de nourrisson dedans. Je pense aux coups et aux insultes que tu aurais dû endurer s'il avait vécu. Crois-moi, je te fais un sacré cadeau ! Je descends les escaliers. Au moment de jeter le corps dans les poubelles du bas de l'immeuble, je me ravise. Ma sœur ne mériterait-elle pas une tombe ? Si les voisins la découvraient, comprendraient-ils mon geste ? Pourraient-ils me condamner à rester avec eux ?

Je poursuis mon chemin en direction de la décharge municipale située le long de la voie ferrée. Accrochée à ma main, le sac se balance. Ma sœur est presque vivante. Elle revit et espère me suivre jusqu'à la gare et rencontrer mamie. Je ne suis pas sûre de la garder avec moi. Je vois passer le train de 19 : 13 qui nous aurait emmené directement à Lille. J'en prendrai un autre. Peut-être plus tard. Lorsque tu ne seras plus là.

Deuxième place

Crash

Mélissa BICKELHAUPT
Paris





- Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite. On se met aussitôt sous la couette pour ronfler comme un bienheureux jusqu'au petit matin. Pas besoin d'anxiolytiques ni de petit digeo. Je t'assure que ça requinque.

Raoul ne sait pas comment l'autre s'est encore retrouvé à ramener les choses à son nombril alors qu'il lui relatait un séjour en Australie. En tout cas il veut bien le croire. Il aimerait ça, ronfler. Être assez serein.

L'autre s'épanche avec aisance.

- C'est un autre rythme, la journée on s'occupe des bêtes et le soir, une bonne soupe et au lit.

Sa phrase ponctuée par un grand éclat de rire. Ridicule. À l'entendre, la campagne c'est la thalasso. Et puis il est fier. Il voudrait une médaille pour son séjour chez les bouseux. Faire les gros titres : « Un chef d'entreprise à la rencontre des paysans » ou « Quand un homme d'affaires croise une charolaise », quelques mots pour le mettre en lumière, lui, le valeureux PDG capable de se crotter les bottes.

- J'aime multiplier les expériences, c'est tellement formateur. D'ailleurs c'est sur ce principe que j'ai construit ma carrière, je suis parti de rien tu sais...

Raoul hoche la tête en jetant un œil à l'extérieur. Oui il sait. Comme les deux cent trente-trois employés de la boîte. Il le rabâche à chaque occasion. Noël, pots de départs, signatures de contrats. Tout est prétexte. Fils d'artisan, il a monté sa boîte avec trois cents balles en poche pour devenir, quelques décennies plus tard, le deuxième du marché européen. On ne risque pas de l'oublier.

- C'est pour ça que j'organise ce genre d'évènements, pour permettre à mes équipes de sortir de leur zone de confort. C'est mieux qu'une grille d'évaluation. Je vois tout de suite à qui j'ai affaire.

Raoul acquiesce encore. Il n'est pas là par hasard. Il connaît la bête.

- Les timides qui se font violence, les grandes gueules qui se carapotent, les opportunistes, les allumeuses...

On y vient, se dit Raoul.

- Tu vois – ça reste entre nous bien sûr, je sais à qui je peux faire confiance, ajoute-t-il avec un clin d'œil entre deux secousses – c'est cliché, mais ce sont souvent les plus discrètes les plus avenantes. Pour ne pas dire les plus chaudes.

Un rictus monstrueux lui déforme le visage. Une décharge d'adrénaline fait trembler Raoul. Il l'invite à poursuivre.

- Je me souviens d'un week-end canyoning dans les gorges du Verdon...mémorable...

La nausée s'insinue. Ni le moment ni l'endroit.

- Petit comité. Un groupe de douze. Super ambiance.

Raoul s'impatiente. Il veut l'entendre. Il doit l'entendre. Le temps presse.

- On venait de faire un chiffre monumental et ça sentait la relâche, le besoin de se « vider », si tu vois ce que je veux dire.

Une rafale d'images obscènes.

- Sport extrême la journée, cuites le soir. Pas couchés avant trois heures du mat.

Quinqua tout fier de se la coller avec des jeunes. Pathétique.

- Entre deux vodkas au bar de l'hôtel, je la repère. Une petite brune du service compta, jamais remarquée avant le stage.

Forcément.

- Autant elle est plutôt quelconque la journée, boudinée dans sa combi vert pomme et trouillarde comme personne, autant là, agrippée à sa queue de billard, avec ses petites mains potelées et son regard flou, elle est presque troublante, voire carrément bandante...

Raoul sent qu'ils approchent, au-delà du dégoût l'angoisse le saisit : et si l'autre n'avait pas le temps d'achever son récit ?

- Elle est avec cinq collègues, franchement pas terribles, qui font semblant de savoir jouer, tu sais comment sont les filles. Nos yeux se croisent à plusieurs reprises, tandis que je recommande à boire pour les gars. Je sens que la soirée ne fait que commencer.

Raoul réprime un haut-le-cœur.

- Elle sait qui je suis, bien sûr. Je vois tout de suite que ça l'excite. Les femmes adorent le pouvoir, je ne t'apprends rien. Elle est à point, il n'y a plus qu'à la cueillir. Je la détourne gentiment de ses copines et lui offre quelques verres, pour la forme. Bon, elle n'a pas trop l'habitude de boire apparemment. Elle commence à se tortiller au milieu du bar, à se ridiculiser un peu. Quelque chose me dit qu'il vaut mieux la faire monter tout de suite.

Ne pas vomir.

- Arrivée dans ma chambre, elle met quelques minutes à réaliser qu'elle n'est pas sur son lit, fait mine de vouloir s'éclipser, me rabâche qu'elle est fatiguée, mais je sais qu'au fond elle en meurt d'envie, il y a des signes qui ne trompent pas. Je commence par lui retirer sa jupe, ses cuisses sont plus fermes que je ne l'imaginai, elle gémit...

Il interrompt brutalement son monologue. Le pilote vient de leur faire signe. Ils sont arrivés.

Raoul panique. L'autre n'a pas terminé. Et ils doivent sauter. Maintenant. Alors qu'il allait

savoir. Entendre enfin l'horrible vérité. Celle d'un monstre ayant abusé la seule femme qu'il ait jamais aimée.

- Prêt ? C'est ta première fois en solo d'après ce que j'ai compris.

Oui. Raoul est prêt. Il a tout fait pour en arriver là. Se retrouver en tête à tête avec l'autre à quatre mille mètres d'altitude. Le plan était rôdé. Formation en accéléré, puis, comme quatorze autres collègues, inscription au week-end « sensations fortes » organisé par « Monsieur le directeur ». Rapprochements subtils. Passer d'illustre inconnu à favori. Un jeu d'enfant. Tout s'est déroulé comme prévu. Pour se distraire, l'autre l'a réquisitionné. En mode privé. Dans un instant, l'un après l'autre, il se jetteront dans les airs, munis de leurs voiles et de leurs harnais. Un dernier saut. En tout cas pour l'autre, dont le parachute ne s'ouvrira jamais. Raoul part en premier. Il ne veut pas voir ça. Le vent s'engouffre soudain, il est sur le point de se jeter dans le vide quand, dans le tumulte aérien, la voix glacée de l'autre se fraie un chemin...

- Au fait, j'ai échangé nos sacs. Tu crois vraiment que si j'étais si con, je serais deuxième sur le marché européen ? Je suis parti de rien, tu sais... et puis, concernant ta copine, ne t'inquiète surtout pas, je suis resté un peu sur ma faim la dernière fois mais je compte bien me rattraper. Je vais prendre bien soin d'elle.

Puis, juste avant de le pousser dans les abîmes :

- Peut-être plus tard. Lorsque tu ne seras plus là.

Troisième place

Sous le regard du judas

Caroline FIGUERES
Pays-Bas





“Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite...” Non finalement, ce n’était pas une bonne idée, se dit Abel. Ce n’était pas le moment de commencer à lire ce livre de Saer, même s’il savait qu’il ne serait pas déçu. Il le referma d’un mouvement brusque. Il avait autre chose à faire, de plus urgent, du bricolage. Mais s’il avait su, il aurait juste continué la lecture de son polar et serait toujours vivant.

Il était traducteur professionnel et s’était spécialisé dans la littérature policière. Il avait grandi en France mais avait eu la chance de naître d’un père suédois et d’une mère islandaise, ce qui lui donnait un avantage certain, dans cette profession et ce genre. Il adorait cette littérature, et ne ratait ni un roman, ni un film, ni une série noire. Son médecin lui avait même demandé un jour si cela n’influençait pas négativement sa vision du monde et son mental. Cette question était restée sans réponse.

Il quitta le canapé du salon et se dirigea vers l’entrée de l’appartement. Il avait un œillet de porte à poser, inerte et en apparence très ordinaire. Ce judas qu’il voulait placer était une sécurité, en cas de panne de courant, comme il y en avait eu une la semaine passée. En effet, la caméra vidéo de surveillance, qui lui permettait de suivre tout mouvement dans le couloir, sans être vu, avait été hors service pendant une demi-journée. Cela l’avait grandement perturbé car le monde extérieur avait échappé à son contrôle, pendant tout ce temps.

En ouvrant l’emballage contenant l’œillet qu’il avait acheté sur internet, deux jours auparavant, il s’était senti mieux. Mais il fut confronté à un premier problème car le mode d’emploi en français avait probablement été (mal) traduit du chinois (“made in China”). Il avait eu un peu de mal à comprendre l’installation, mais heureusement il avait trouvé, sur le net, un “tuto” bien fait pour l’expliquer. Il n’était pas très bricoleur mais il allait s’en sortir.

Un deuxième problème avait surgi et pris un peu plus de temps à être résolu. Sa porte était en bois, assez épaisse, et il avait dû chercher un foret spécial adapté à la taille de l’œilleton, foret qu’il avait dû commander sur internet. Bien sûr, il aurait pu aller au magasin de bricolage du coin pour l’acheter mais, depuis la fin du confinement, il n’avait pas remis le nez dehors. Il avait pris l’habitude de rester chez lui, face à son ordinateur et en était très satisfait. Il faut dire qu’il ne sortait déjà pas beaucoup, avant le confinement. Il avait peur des gens, une phobie comme on dit. Mais le foret avait été livré le matin même et c’était ce qui comptait.

Debout devant la porte, il prit son courage à deux mains, mais surtout sa perceuse. Il fallait la tenir, bien à angle droit, en ne stoppant son travail qu’une fois la porte traversée. Il avait

fait un trou bien net. Ce « tuto » était vraiment bien fait. Il avait magistralement évité de transformer sa porte en un morceau de gruyère. Il était satisfait du résultat.

Finalement, il en était arrivé à la phase finale de la pose qui consistait à insérer les deux parties cylindriques du judas dans le trou. Cela avait été son troisième problème. La première fois, il s'était trompé et avait placé le viseur côté extérieur et la lentille à l'intérieur. Il se fit la réflexion que cela pouvait être utile pour un voleur, hésitant devant une porte, lui permettant de voir à quoi ressemblaient ses victimes potentielles. Abel avait surtout ri de sa propre inattention.

Sa seconde tentative fut la bonne : l'œillet fut placé comme il faut. Il recula de trois pas et contempla son travail : il fut fier de lui-même. Il voulut s'approcher de la porte pour regarder à travers l'œillet, mais, d'un seul coup, il se sentit mal, très mal. Il se passait quelque chose de vraiment bizarre.

En regardant le judas, il pencha la tête vers la gauche, puis vers la droite. Il fit cela plusieurs fois. Il se déplaça latéralement dans le couloir. Il se mit aussi sur la pointe des pieds puis s'accroupit. Il répéta ces mouvements plusieurs fois. Gauche-droite. Haut-bas. Il avança, recula, se mit dos à la porte, plusieurs fois également. Mais il n'y avait pas d'erreur possible. La sensation désagréable initiale persistait, comme lorsque vous êtes face au tableau de la Joconde dont le regard vous suit partout. Sans aucun doute possible, cet œilleteon chinois le fixait. Et le pire était qu'il avait cette impression, même en étant dos à la porte.... Et plus il regardait le judas et plus son malaise grandissait. Finalement, il en fut persuadé : l'œillet était dans la porte et regardait Abel.

Sous le choc, effaré, il fit trois pas en arrière et, appuyé contre le mur, il se laissa glisser au sol, à côté de la porte de la cuisine, face à l'entrée. C'est à ce moment-là que sa vie bascula. Il comprit qu'il ne pourrait pas vivre avec un œillet qui l'observait, il était beaucoup trop conscient de son besoin d'intimité. Pour retrouver sa tranquillité d'esprit et la possibilité de se déplacer, Abel devait juste démonter le judas. Plusieurs fois, il essaya de se relever, mais sans succès. Ce regard scrutateur posé sur lui l'empêchait de bouger, de s'approcher physiquement de la porte. Il sentit les battements de son cœur s'accélérer et se mit à respirer très vite. Ses mains étaient moites et il y sentait des fourmillements. Tout son corps tremblait. Il reconnut l'arrivée d'une crise d'angoisse, la première de la journée. Il arriva à la contrôler, en pratiquant la respiration abdominale : il en avait l'habitude. Mais comment démonter le judas, en échappant à son regard inquisiteur, à sa surveillance ? Car plus le temps passait, plus la

situation devenait inextricable. Plus le temps passait, plus dans son esprit, cet œillette devenait une menace et le monde entier le regardait, l'observait, le jugeait. Les crises d'angoisse se succédaient les unes aux autres, toujours plus violentes.

Lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit, Abel sursauta et revint brutalement à la réalité. Il n'attendait personne, il n'attendait jamais personne. Un simple coup d'œil à l'écran relié à la caméra de surveillance lui montra que c'était son voisin. Un instant, il hésita, mais comme d'habitude, il fit comme s'il n'était pas chez lui. Terrorisé à l'idée de s'approcher de la porte et de l'œillet, il resta assis, muet, attendant que le voisin s'en aille. Si, à ce moment-là, il l'avait appelé à l'aide, cela aurait pu lui sauver la vie.

De crise d'angoisse en crise d'angoisse, la nuit était tombée et, plongé dans ses sombres réflexions, Abel, épuisé, n'en avait même pas pris conscience. Il était maintenant assis dans le noir, face à la porte. Il ne voyait plus l'œillet, mais il savait que celui-ci l'observait toujours.

Le coup de sonnette avait légèrement sorti Abel de sa léthargie : il avait faim et soif. Pris toute la journée par ses travaux de bricolage, il en avait oublié de manger et de boire. Encore une fois, il essaya de se lever pour aller à la cuisine, mais n'y arriva pas. Même dans le noir, Abel vivait la présence menaçante de l'œillet qui le clouait au sol.

En tournant la tête vers la cuisine, il aperçut les sacs plastiques contenant les courses hebdomadaires. Le livreur était passé dans la matinée mais il n'avait pas pris le temps de les ranger. Il attrapa un paquet de chips qui était posé sur le dessus. Il l'ouvrit et en dévora le contenu. Cela lui donna soif et, le regard toujours fixé sur la porte, il prit dans le sac la première bouteille qui lui tomba sous la main. Il but directement au goulot et fit la grimace. C'était du Gin et non de l'eau. Il n'avait pas le droit de boire de l'alcool à cause des effets secondaires des médicaments qu'il prenait pour contrôler sa phobie. De temps en temps, il s'autorisait un petit verre, un extra, lorsqu'il avait eu une bonne journée et était content de lui. Mais là, il avait vraiment trop soif et était trop angoissé. Il but le Gin à petites gorgées.

Le temps passa et Abel, victime du mélange alcool - médicaments, perdit complètement le sens de la réalité. Lorsqu'une nouvelle crise d'angoisse arriva, il fut trop tard. Pour calmer sa crise d'hyperventilation, en désespoir de cause, il attrapa le sac plastique des courses et commença à respirer dedans. Il aurait dû se souvenir qu'il ne fallait jamais faire cela. La tête dans le sac plastique, il entendit l'œillet sardonique lui dire qu'il aurait dû aller chercher du secours. Et, avant de périr asphyxié, dans un dernier éclair de conscience, Abel lui répondit : *Peut-être plus tard. Lorsque tu ne seras plus là.*

Quatrième place

Crépuscule

Yohan LAIGLE
Rhône





- Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite. Pas comme ici, regarde, on a l'impression que le soleil ne veut pas se glisser sous sa couverture, qu'il prend un malin plaisir à prolonger ces jours si mornes.

Le ciel était d'un blanc laiteux en cette fin d'après-midi. L'automne n'allait pas tarder à capituler, plus aucun voilier ne fendait l'océan. Au loin, seuls quelques porte-conteneurs continuaient leur incessant ballet sur les eaux froides et hostiles.

- Pourquoi tiens-tu tant à partir vivre à la montagne, on est bien ici, non ? J'aime contempler la mer, elle me berce. La montagne est si imposante, si oppressante.

Marc se leva du banc. Ses genoux craquèrent lorsqu'il déplia sa large silhouette. Son corps avait toujours été trop grand pour lui, trop maladroit, trop visible. Il embrassa le paysage de son bras démesuré.

- Mais qu'y a-t-il de beau ici ? Ça pue la marée et le varech. Le vent démonte les toitures une semaine sur deux. Les pêcheurs crèvent la dalle et n'ont plus que de vieilles histoires à ressasser. Même le vieux Le Gallec, il est obligé de vendre des glaces aux parisiens pour survivre, c'est désolant.

Louise glissa d'une voix douce :

- Tu es sûre que tu ne cherches pas plutôt à fuir ?

Marc ramassa un galet rond qu'il regarda sans vraiment y prêter attention, et le jeta par-dessus le grillage les protégeant du bord de la falaise.

- Non. Fuir quoi ? J'emmerde mon père et sa ceinture en cuir, il ne me fait plus peur depuis longtemps. Au contraire, ça me fait marrer de le voir crever à petit feu. Il ferait mieux de se jeter par-dessus bord.

Il posa ses larges mains sur ses hanches, défiant l'horizon du regard.

- Et puis les Alpes c'est la liberté, les grands espaces, l'air pur, les randonnées...

La jeune femme eut un petit rire sec. Elle jouait machinalement avec les boucles de ses longs cheveux châtain.

- La liberté ? Quelle liberté ? Tu as toujours refusé que je sorte avec mes amies, tu as toujours fouillé dans mon sac, dans mon portable... Cela fait bien longtemps que j'ai oublié la signification de ce mot.

Le trentenaire pivota et la toisa de ses yeux bleus, sombres comme un soir de tempête.

- Mais c'est pour te protéger ma chérie, tu le sais bien, je te l'ai déjà dit mille fois. Tu ne te rends pas compte à quel point les gens sont fous. Belle comme tu es, les pervers vont se jeter sur toi. Et puis je les connais tes copines, toujours à mettre des tenues qui exciteraient un eunuque. Soit raisonnable. Tu verras, les gens sont beaucoup plus sensés là-bas.

Louise soutint ce regard dur, elle n'avait plus peur de s'y noyer. Elle croisa les jambes et glissa ses mains entre ses cuisses, réflexe pour cacher ses tremblements.

- Les claques, c'est pour me protéger aussi ? Les crachats et ton haleine qui empestent l'alcool ? Et les coups de genoux, c'est parce que je ne suis pas une personne sensée ?

Marc commença à faire les cent pas devant le banc sur lequel était assise sa femme. Ses chaussures soulevaient une fine couche de sable et de terre mélangés. Il posa la paume de ses mains sur ses tempes, ses doigts s'enfoncèrent dans son crâne presque rasé. Il tentait de contenir la colère qui remontait le long de sa gorge, l'amertume qui tapissait son palais.

- Ça y est, tu recommences à m'énerver, argua-t-il, irrité. On dirait que tu le fais exprès, finalement cela doit te plaire quand je m'emporte non ? Tu n'aurais pas un petit côté masochiste sur les bords ? T'aime ça ? Hein, dis-le que tu aimes ça !

Il accélérât le pas, se frottant compulsivement le cuir chevelu. Ses baskets blanches étaient recouvertes d'une pellicule brunâtre.

- En plus tu sais très bien que je ne bois plus depuis que... depuis l'incident. Tu n'es qu'une sale petite menteuse. En fait tu veux que je devienne cinglé, hein, sale menteuse.

Il écrasa son poing sur le grillage, telles les vagues se brisant sur les rochers. Il agrippa ses doigts aux fils de fer, serrant jusqu'à ce que ses phalanges deviennent blanches comme l'écume. Le visage collé aux mailles, il scruta ce satané soleil qui ne voulait pas se coucher pour en finir avec cette maudite journée.

La jeune femme était stoïque, emmitouflée dans une grosse polaire ; seuls ses cheveux ondulaient sous l'effet de la brise marine. Elle faisait face à ce corps crispé, ces tendons saillants, ce cerveau malade. Une bourrasque chargée de l'hiver à venir les gifla. Marc se retourna et contourna l'assise en bois. Il se plaça derrière l'amour de sa vie. Ses mains se posèrent sur le dossier du siège et il se pencha en avant. Son souffle se fraya un chemin à travers la longue chevelure pour finir par déverser son fiel au creux de son oreille.

- Tu n'as quand même pas l'intention de me quitter j'espère ? Tu sais bien que tu m'aimes hein ? Tu as besoin d'un homme fort comme moi. Tu t'égares un peu mais tu m'aimes, c'est sûr. Tu sais que j'ai raison. Dis-le. Allez dis-le.

Un ange passa, un ange chargé de plomb sous ce triste crépuscule. L'océan se figea comme sur une photo de Plisson. Les secondes s'égrenèrent, lourdes, étouffantes.

La phrase qui finit par déchirer le silence sonna comme une sentence.

- Tu es à moi.

L'homme plaça ses larges mains en étau, de part et d'autre du cou à la peau blanche. Son pouls s'accéléra, le sang lui battait les tempes.

Soudain, une voix dans son dos, lointaine, lui parvint et parcourut le chemin jusqu'à son cerveau.

- Marc ! C'est l'heure de rentrer maintenant ! La sortie est terminée.

Il suspendit son geste quelques instants, puis relâcha ses muscles, laissant tomber ses bras le long de son corps. Le soleil avait déposé les armes, la pénombre les enveloppait. Il sentait son énergie se vider, quitter ce corps trop grand, trop maladroit, trop difficile à maîtriser.

- Tu as raison, je vais attendre un peu pour le déménagement, annonça-t-il d'une voix lasse. On verra. Peut-être plus tard, Lorsque tu ne seras plus là.

- Mais je suis déjà partie Marc, cela fait un an jour pour jour que tu m'as poussée du haut de cette falaise.

Cinquième place

*La vérité sur l'affaire
Larry Kleber*

Thomas CUVILLIER
Bouches-du-Rhône





–Là-bas, au contraire, en décembre, la nuit tombe vite.

–L'Alaska ?

–Voyons, Marcus, l'Alaska n'est pas un pays !

–Je me doutais bien que m'engager dans cette partie de Trivial Pursuit avec vous n'était pas une bonne idée, Larry...

–Vous savez, Marcus, la vie est une gigantesque partie de Trivial Pursuit. Des questions sont posées et ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui n'éludent aucune d'entre elles.

Je traversais une période de doute profond, et, malgré tous mes efforts, il m'était impossible de coucher la moindre ligne sur mon carnet de moleskine, lequel m'avait été offert par Patrick Modiano lors d'un récent salon du livre. J'étais alors tombé par hasard sur une annonce publiée dans Le Figaro, proposant de se ressourcer au moyen d'un stage d'une semaine de jeûne dans la Creuse. Sans trop réfléchir, je m'étais lancé dans l'aventure, en espérant que cette purification promise puisse m'aider à trouver l'inspiration qui me faisait défaut depuis bien trop longtemps. En complément de ce programme de suppression des matières solides, des activités étaient organisées, probablement afin de faire oublier la sensation de faim ; quand bien même l'objectif affiché de celles-ci était plutôt de nous ouvrir à de nouveaux horizons. Voici comment je me suis retrouvé assis dans un champ, un jeudi après-midi, muni de pinceaux, d'une toile et de quelques tubes de peinture, à peindre des vaches en pleine séance de rumination.

–Marcus, savez-vous que l'œuvre de Sir Arthur Conan Doyle a fait l'objet d'un millier de pastiches à travers le monde ? Beaucoup de personnes pensent qu'écrire un pastiche revient à se moquer de l'écrivain. Il n'en est rien. Ecrire un pastiche, c'est se confondre avec son œuvre et le connaître sur le bout des doigts. C'est avant tout un profond respect de l'auteur...

Je ne sais pas si les effets du jeûne se faisaient sentir, mais il me semblait me détacher peu à peu de la réalité. Des pensées étaient venues m'obséder, dès le deuxième ou troisième soir. Je revoyais certaines scènes du passé avec une netteté confondante. Larry Kleber, mon ancien professeur, avait été accusé de meurtre il y a maintenant dix ans. On avait retrouvé dans son garage les restes calcinés d'une de ses étudiantes. La mort avait été datée de douze ans auparavant. Lorsque j'avais appris la nouvelle de son accusation, je m'étais précipité à son domicile, pensant naïvement que c'était de cette façon que je pourrais le soutenir au mieux. J'étais arrivé au moment où il sortait menotté de sa maison, escorté par deux policiers en uniforme. Bien sûr, je n'avais pas pu m'approcher, mais il m'avait aperçu. « Marcus, pensez à

nourrir mon hamster » m'avait-t-il crié alors qu'il s'engouffrait dans le véhicule de la police.

– Marcus, avez-vous déjà écrit des nouvelles ?

– Non Larry, cela me semble un exercice un peu vain.

– Vous avez tort, Marcus. La nouvelle révèle le meilleur de l'écrivain. Réussir à subjuguier le lecteur en quelques pages seulement, n'est-ce pas le défi ultime ?

Dans ma chambre, le vendredi soir, alors que je dégustais une tisane pissenlit-fleur de lotus et que j'observais le tableau que j'avais peint la veille, Larry s'est signalé de nouveau. Était-ce à cause du regard pénétrant du bovin que j'avais su restituer d'une manière signifiante ? Je ne saurais le dire. Je me suis revu, en 1984, débarquer à son domicile. J'avais alors écrit mon premier roman, lequel avait connu un succès d'estime. Mais je ne m'en contentais pas. Fébrile, j'avais roulé à toute vitesse sur l'autoroute déserte, traversant des paysages ombreux et enneigés. Pressé d'arriver chez Larry, lorsque j'avais entamé un virage au frein à main pour emprunter son allée, j'avais renversé le conteneur poubelle qui bordait le trottoir. Après avoir ramassé tous les débris, je m'étais précipité à sa porte. Il m'avait ouvert, en robe de chambre, et m'avait souri.

« Larry, avais-je lancé, je veux écrire un chef-d'œuvre !

- Très bien, Marcus, mais vous ne voulez pas un café avant ? »

Il m'avait précédé dans sa cuisine, où trois jeunes femmes en nuisette étaient déjà attablées.

« Veuillez m'excuser, Marcus, j'ai organisé ce week-end un séminaire sur l'écriture intuitive et plusieurs de mes étudiantes m'ont honoré de leur présence. Voulez-vous vous joindre à nous ? »

L'une des filles s'est manifestée : « c'est quoi cette odeur de poubelle ? »

– Marcus, savez-vous ce que représente Watson, pour Sherlock Holmes ?

– Je dirais son ami, ou bien son complice ?

– Détrompez-vous, il n'est qu'un simple faire-valoir. Il est présent pour faire paraître l'enquêteur principal encore plus brillant. Puissent nos relations être plus saines, Marcus !

Au beau milieu de mes trois heures de méditation, j'ai revu la maison de Larry, peu après son départ forcé, dans laquelle toute entrée m'était impossible, ayant été mise sous scellés. Beaucoup de badauds étaient attroupés, et j'ai aperçu la voisine de Larry, qui taillait ses rosiers. Elle m'a reconnu et invité à la rejoindre, d'un petit signe de la main.

–Larry Kleber m’a laissé quelque chose pour vous. Son hamster.

–J’ignorais que Larry avait un hamster, ai-je murmuré.

–Il y a beaucoup de choses que l’on ignorait sur Larry Kleber...

–C’est juste. Dites-moi, il n’aurait pas aussi laissé des graines, pour le hamster ?

C’est ainsi que j’avais ramené ce petit animal de compagnie dans mon modeste appartement. Mais c’est deux jours plus tard, alors que j’avais entrepris un nettoyage de sa cage, que j’ai trouvé la cassette vidéo, emballée dans un film plastique et cachée sous un tas de sciure de bois.

–Marcus, j’ai beaucoup réfléchi aux plus belles manières de terminer une nouvelle. Le temps passe, et je m’en fais une image de plus en plus précise. Accordez-y tout le temps qu’il vous faudra, Marcus. Chérissez tout particulièrement la dernière phrase de votre histoire.

Le stage de jeûne touchait à sa fin, et j’avais perdu sept kilos. Bien qu’un bouillon de légumes m’eût été servi à trois heures du matin, je me sentais toujours plus faible. Une dernière vision vint me hanter. Larry me prêtait régulièrement sa maison, lorsqu’il partait en conférence à l’étranger. En 1985, j’avais eu une aventure sérieuse avec l’une de ses étudiantes, ce qui boostait mon processus hormonal et créatif. Un soir, elle m’avait fait une scène terrible. C’est là que j’avais commis l’irréparable. Je pensais avoir pris toutes mes précautions, mais il ne m’était pas venu à l’esprit qu’une caméra ait pu être discrètement positionnée par Larry dans son garage. Peut-être pour surveiller son hamster à distance. La cassette vidéo était explicite, et le film se terminait par le nettoyage du barbecue à la javel. Larry savait donc tout !

–Marcus, quelle est selon vous la plus belle façon de mourir ?

–Calciné puis caché dans un garage ?

–Votre humour me surprendra toujours, Marcus...

La réalité du présent se mélangeait désormais avec mes souvenirs. Le stage prenait fin aujourd’hui même et j’attendais la remise du diplôme, soutenu par mes acolytes, dans une grande salle aux larges baies vitrées. J’ai cru apercevoir Larry, sur la terrasse extérieure.

–Faites-moi une promesse, Marcus : si jamais un jour vous étiez convaincu de me voir pour la dernière fois, tutoyez-moi.

J’avais pensé : peut-être plus tard, lorsque tu ne seras plus là.

Le concours de nouvelles 2020
BREVES DE SANG D'ENCRE
a été mené à bien grâce aux actions conjointes de :

Les braves et patients membres du jury

Les non moins formidables auteurs
dont les cinq lauréats :
Cécile GAILLARD, Mélissa BICKELHAUPT, Caroline FIGUERES,
Yohan LAIGLE, Thomas CUVILLIER
souhaitant qu'ils aient eu autant de plaisir à écrire
que les membres du jury à les lire !!!

Notre fabuleux et rapide dessinateur François ROBIN

©Les textes et les dessins appartiennent à leurs auteurs

Les amis de 813, les sites de concours de nouvelles,
et les amis de facebook ou d'ailleurs
pour la diffusion de l'information

La MJC de Vienne

La librairie Lucioles de Vienne

L'Atelier des Carmes

atelier.des.carmes@wanadoo.fr 06 86 98 85 91

Merci à tous et à chacun !!!

Joëlle ROBIN